

TEMPERATURE

Du 11 avril 1905.
Fahrenheit Centigrade
7 h. du matin. 66 19
Midi. 70 21
6 P. M. 74 23

La Propriété Municipale.

Une tendance très forte vers le contrôle des grandes institutions publiques par les municipalités se manifeste inconsciemment aux Etats-Unis. Nombre de villes dans cette voie avaient déjà été faites à divers points du pays, mais soit à cause de leur caractère plutôt timide, soit à cause de leurs résultats peu probants, ils n'avaient guère eu de retentissement et semblaient n'avoir pas fait avancer l'idée d'un seul pas.

C'est d'abord Chicago, qui, il y a quelques jours, a élu des fonctionnaires municipaux dont le programme comprenait en première ligne l'achat de l'immense réseau des chemins de fer urbains.

On se peut dire, cette fois, que l'essai est timide, car il s'agit d'une opération de plusieurs centaines de millions de dollars. Aussi, les récentes élections de Chicago ont-elles produit une commotion dans toutes les parties du pays et ont-elles fait réfléchir les économistes qui s'attachent principalement aux questions municipales.

Ce n'est certes pas sans que des données sérieuses lui aient été présentées, que les avantages du système lui aient été démontrés par des hommes compétents, que l'opinion publique à Chicago a été conduite à l'accepter et à en ordonner l'application aux représentants de la ville.

Il en est résulté que partout l'on se demande si la voie nouvelle dans laquelle s'engage une des plus grandes cités des Etats-Unis ne pourrait pas conduire à l'adoption définitive d'une politique d'où la masse tirerait de grandes bénéfices.

L'effet de la décision des citoyens de Chicago n'a pas tardé à se faire sentir, car voici New York qui aujourd'hui s'empare de l'idée et semble se disposer à en faire la base du programme des prochaines élections. Tout au moins son succès à Chicago a-t-il fortement encouragé les partisans de la propriété municipale à New York, et les fait redoubler d'efforts pour assurer le triomphe. Le terrain semble du reste admirablement préparé. Une enquête récente a exposé les énormes profits réalisés par le monopole du gaz, les moyens qu'emploient les grandes corporations pour tourner la loi, et il est devenu évident pour le public que l'achat des monopoles serait d'un grand avantage pour la ville.

Il est conséquemment probable que aux prochaines élections de New York les candidats inscrits en tête de leur programme l'achat du monopole du gaz, du réseau des chemins de fer et d'autres établissements d'utilité publique. Et il n'est pas douteux qu'ils aient de grandes chances de triompher.

Nous verrions donc la plus importante cité de l'Union Américaine, la Ville-Empire, entrer hardiment dans la voie nouvelle. L'expérience qui se prépare ne

peut-être qu'intéressante, et elle mérite d'être suivie avec la plus profonde attention.

Le dernier bandit corse.

Mondolini demande sa grâce à M. Loubet.

Le banditisme corse dont nous nous faisons une image si pittoresque depuis Colomba, et qui, récemment encore, s'honorait de la grande figure de Bellacoscia, l'ami de M. Arène, le banditisme corse se meurt, le banditisme corse est mort. Il ne reste plus qu'un héros du maquis, Mondolini, et encore va-t-il écrire à M. Loubet pour demander sa grâce. "Passez l'éponge sur mes fautes, M. le Président; l'éponge et un peu de savon de Panama."

Un rédacteur de journal a voulu interviewer ce véritable bandit. De paquetot en diligence, de diligence à dos de mulet, il est enfin parvenu aux lieux déserts et sauvages où un bûcheron du nom de Sangninetti devait le conduire vers son homme.

Une chonette hululait, et la lune avait l'air de se moquer de moi. Soudain, sa pas résonna sur les cailloux du chemin. Un homme apparut, coiffé d'un chapeau mou, vêtu de jeans à grosses côtes, portant un fusil en bandoulière. Il s'arrêta à quelques pas.

— C'est vous le monsieur de Paris? — Oui, Vous êtes Sangninetti? — Oui, Vous voulez voir un bandit corse? — Oui. — Venez!

Et j'ai suivi le bûcheron dans un sentier fait pour les chèvres, qui grimpe, à travers des broussailles, au flanc d'une montagne rocailleuse. Nous marchâmes bien pendant une heure, à travers une forêt de châtaigniers gigantesques. Mon compagnon ne parlait pas. Il s'arrêta, de temps en temps pour écouter.

Enfin, on arriva sur les pentes d'une vallée où coule un torrent. Sangninetti écartera des cyprès qui dissimulaient l'entrée d'une grotte où il me fit entrer, dans le noir. Il boucha l'orifice de la grotte avec une peau de mouton. Puis il fit s'emparer une allumette et alluma une lampe.

La couverture était mise sur le trou d'un hêtre et deux bûches servaient de sièges. Je cherchai dans la grotte à apercevoir Mondolini, mais j'étais seul avec le bûcheron.

— Mangeons d'abord, fit ce dernier; vous devez avoir faim. — Et... Mondolini? — Il viendra nous rejoindre. Aimez vous les olives? Il me tendit des olives confites et un pigeon ramier rôti, qui avait refroidi dans la graisse d'une terrine, et il m'offrit aussi de la "lozza" — c'est du fuet de porc fumé qui exige une solide dentition!

Je n'ai rien de mieux à vous offrir, dit-il, que la viande que vous avez mangée hier. — Eh bien! vous avez dîné chez Mondolini? C'est chez lui, ici.

— Mais pourquoi n'est-il pas là? — C'est moi!

Je n'osais pas. Cet homme me venait à l'esprit. Je le regardai d'un regard solide, gaillard d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, mais trapus. Ses yeux vifs brillaient sous des sourcils épais et noirs comme la moustache et la barbe. Le nez, coloré, semblait indiquer des habitudes d'intempérance. Le ruban de la médaille du Dahomey décorait la boutonnière de sa veste de velours.

Il jure et ma stupéfaction. Car j'étais, en effet, stupéfait. On m'avait parlé d'un Mondolini d'âge très avancé, de l'un des bandits corse depuis que Bellacoscia a obtenu sa grâce du président Carnot et vit, maintenant en "bandit retiré" à Borgo. Et j'avais, devant moi, un homme jeune encore.

Mais mon hôte devint tout à coup très grave. — Je suis fier de votre visite, me dit-il. Je suis bien Mondolini, condamné à mort, mais je ne suis pas un malheureux homme. J'ai été son officier dans l'infanterie de marine; j'ai fait les campagnes du Tonkin et du Dahomey; j'ai été cité à l'ordre du jour; puis revenu en Corse, que voulez-vous? Je suis redevenu Corse. J'ai été d'un coup de revolver un cafetier d'Ajaccio dont les clients n'étaient permis en parole déplaçée à l'endroit d'une "demonelle" que j'accrochais. Ces clients s'étaient enquis; le patron paya pour eux.

Malgré tout, ce Mondolini m'intéressait moins. Il ajouta: — J'ai tué le gendarme qui voulait m'arrêter à Cazzano. Je regrette tout cela. D'ailleurs, je vais m'expatrier. Dans quelques jours, je ne serai plus dans le maquis, qui n'est plus sûr pour les "bandits dell'onore"; les bandits de l'honneur; les bergers nous dénoncent maintenant!

Poli et Tremontoni ont été tués, ce dernier en 1903. Moi, je suis traqué et, si je restais, je finirais comme eux; mon oncle demande sa grâce au Président de la République. Il n'y aura plus de "bandits dell'onore". — Son oncle! Alors, c'était son oncle, le soyeux des bandits corse? — Votre oncle, c'est aussi un Mondolini?

— Il y en a eu douze, dans le maquis; des Mondolini! répliqua fièrement le faux bûcheron. Mon oncle est Benello Mondolini. Il y a vingt-deux ans qu'il tient le maquis! — Et voici que ce héros se range. Le maquis n'est plus si étiré du monde qu'on n'y échappe les nouvelles. Les bandits corse ont compris que notre civilisation ne se prêtait plus à leurs méthodes violentes, et qu'ils trouveraient dans la société démocratique un plus lucratif emploi de leurs facultés.

Navire de guerre dans les eaux des Philippines. — Manille, 11 avril. — Le capitaine du vapeur anglais "Empire" arrivé aujourd'hui à Manille des ports australiens, rapporte que, dans la soirée du 6 avril, alors que son navire se trouvait dans le détroit de Basilé, entre les îles Mindanao et Basilé, il a rencontré un grand navire de guerre.

Ce navire s'est approché à quelques encablures de "Empire" puis a disparu ensuite dans les sinuosités de la côte de Mindanao. — Il n'a pas été possible au capitaine anglais de déterminer la nationalité de ce navire mais il est convaincu qu'il a eu affaire à un japonais.

BUFFALO BILL A PARIS.

Buffalo Bill—de son vrai nom le colonel Cody—est à Paris. Il y a seize ans, lors de l'Exposition de 1889, il s'était installé à l'entrée de la porte Maillot; il campe aujourd'hui au Champ-de-Mars, avec son armée de cow-boys, d'indiens, de Chacois hongrois, de cavaliers américains, de Cosaques, de vaqueros de Mexico, à la tête d'un personnel de plus de 400 personnes.

Le chef, les soldats, les sauvages des pampas, étonnent les Parisiens plus encore que lors de leur première visite. Ils résonnaient avec éclat en 1889; en 1905 ils veulent obtenir le triomphe. J'ai été leur rendre visite, écrit un correspondant, sous leurs tentes, où la pluie triste et froide les avait obligés de chercher un refuge. Les premières figures intéressantes qui s'offrent à nous sont celles des Indiens, de leurs femmes et de leurs enfants, avec leurs grands yeux bleus de saavage apprivoisés et leurs visages bizarrement peints.

Sur de simples couchettes, ils sont étendus, fumant des cigarettes, tout comme des Parisiens et semblent heureux de nous voir nous intéresser à leur vie. Ils ont froid, par exemple, les pauvres! et réclament surtout—plus que nous—la venue de soleil. Mais les voici tout à coup debout, sur l'appel d'un de leurs chefs; ils se réunissent en plein air, sous la pluie, et se cherchent en vain quelque figure de connaissance de l'Exposition de 1889.

Ceux qui ont brillé alors sont restés dans leur pays. Pour les Indiens qui sont là, à l'exception d'un seul, c'est le premier voyage à Paris. Quelques uns parlent anglais, les autres font des signes pour s'exprimer ou emploient un langage ou les "ah" et les "ra-ra" sont les expressions favorites. Il paraît que ce sont des expressions de joie et de contentement. Les Indiens forment le prolétariat de la troupe de Buffalo Bill, un prolétariat bien sage, bien discipliné.

Plus loin, à travers le campement immense, de plusieurs secteurs, nous rencontrons les étonnantes Cosaques, les Américains à la fière allure, les cavaliers des Etats-Unis, qui viennent de faire le passage de leurs chevaux. Il semble que nous traversions une ville nouvellement créée, et créée en moins de quarante-huit heures par une armée cosmopolite très active, très intelligente et aussi très pratique.

Les chevaux aussi sont parqués dans des écuries primitives, mais très propres, et les jolies et fortes bêtes sont soignées avec un soin dont vous n'avez aucune idée. Le cavalier doit penser à son cheval avant de penser à lui-même. Chez Buffalo Bill il n'y a pas d'exception à cette règle.

Mais les chefs, de leur côté, n'oublient pas leur personnel, qui est l'objet de tous les égards. Les maladies sont inconnues des collaborateurs du colonel Cody. Il suffit de les voir à table pour s'en rendre compte. Dans un immense réfectoire, à des tables proprement dressées et ornées de fleurs et de plantes, je les ai vu assis côte à côte, cow-boys, lanciers anglais, roughriders de Roosevelt, Arabes, ganchos, Indiens, Cubains, amazones de Far West, donner des preuves évidentes d'une santé parfaite et d'un estomac excellent, en attaquant, avec un rare appétit, de solides beefsteaks

TULANS.

L'immense succès de E. H. Sothorn et de Julia Marlowe, ainsi que des artistes d'élite qui les entourent, n'est répété hier soir. "Much Ado About Nothing" est joué par eux d'une façon impeccable et entièrement digne de l'œuvre.

Cette pièce sera donnée aujourd'hui en matinée et le soir.

Revue des Deux Mondes. 15, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er avril 1905.

I.—La Conjuraison de Catilina.— II.—Le Consulat de France, par M. Gaston Bousquet, de l'Académie française. — III.—Julie de Lesseps. — IV.—Années de Jeunesse, par M. de Marigny de Ségué. — V.—La Situation et les Perspectives Economiques de la Chine, par M. Pierre Leroy-Beaulieu. — VI.—Géographie de l'Inde, par M. Fernand Brunet. — VII.—Vernacules de la République Française, par M. Alphée Bertrand. — VIII.—La Vocation de Laennec, par M. Charles Bataillard. — IX.—Questions Scientifiques. — X.—Migrations de Matière dans les Trois Règnes de la Nature, par M. A. Dastre. — XI.—Chronique de la quinzième Histoire Politique, par M. Francis Charmes. — XII.—Bulletin Bibliographique.

L'escadre de Rojestvensky. — St Pétersbourg, 11 avril. — Le croiseur "Rurik" se trouve par le cap de la pointe de la péninsule de Khabarovsk, dans la mer du Japon. Ce croiseur qui était parti avec le second escadre de l'escadre japonaise, avait pour destination le port de Vladivostok.

THEATRES. — ORPHEUS. — Les intéressantes expériences du professeur Maron M. Bailey, de l'Université de l'Illinois, avec l'air liquide, obtiennent un grand succès à l'Orpheus.

GREENWALL. — Les amateurs de drame à sensation se portent en foule au Greenwall, où la troupe Baldwin-Melville joue "Queen of the White Slaves", un modèle du genre.

CRESCENT. — Les deux représentations de "Running for Office" jouées hier au Crescent avaient attiré un nombreux public. Il en sera de même jusqu'à la fin de la semaine, car cette amusante comédie musicale est admirablement jouée par d'excellents artistes.

LYRIQUE. — Le "Grand Lafayette" et les cinquante artistes de sa troupe donnent aujourd'hui leur première matinée, et il y aura certainement foule, comme aux représentations précédentes, car au point de vue de la variété et de l'attrait le spectacle offert au Lyrique est complet.

Le résultat du tremblement de terre.

Lahore, 11 avril. — Le commissaire Jullundur, qui vient de faire une enquête sur le résultat du récent tremblement de terre dans le district de Kangra, porte à 10,000 les accidents provoqués par ces troubles sismiques dans le district de Kangra et à 3,000 ceux du district de Palampur. 424 personnes ont été tuées à Dharmasala contre les Gurkhas qui ont été écrasés par l'écroulement des casernes en pierre.

Le squelette du capitaine Hicks. — New York, 11 avril. — Les os du capitaine Hicks, un fameux pirate, ont été déterrés sur l'île de Belee. En creusant les fondations de nouveaux bâtiments un ouvrier a lancé une pelle de terre contenant un objet qui ressemblait à un fémur et en fouillant davantage on a fini par trouver presque tout le squelette d'un homme.

Le capitaine Hicks croisé avec sa flotte sur les côtes de la Caroline et il était même aperçu jusqu'à l'extrémité de Long Island où exerçait son pillage sur les vaisseaux de New York, quand il fut finalement capturé, amené à New York et condamné à être pendu sur l'île de Belee. L'accusation est bien publique.

Opération heureuse. — New Haven, Conn., 11 avril. — Edward P. Holtan, de Newport, R. I., un étudiant en médecine de Yale qui était atteint d'une affection tuberculeuse de la gorge par le fait d'avoir mangé de la viande de porc, a été opéré hier par le chirurgien en chef de l'hôpital de cette ville et la guérison a été obtenue.

Victimes d'une collision. — Touchea, Kansas, 11 avril. — Trois voyageurs se promenant Frank R. Lord, Francis B. Moore et Thomas M. Davis, ont été légèrement blessés dans une collision sur la ligne de chemin de fer de Kansas, Topeka et Santa Fe à Kingsley, Kansas, hier soir. Trois membres de l'équipe ont été blessés.

Train dérailé. — Birmingham, Ala., 11 avril. — Une dérailée de Decatur, Ala., au "New", dit que le train rapide de voyageurs No. 11 allant au Sud a déraillé près de Lynnhaven, Tenn., à cinquante-neuf milles au nord de Decatur, à 6 heures ce matin.

Prêts d'argent sur hypothèque. — Adresser à Middleton & Capdevielle, 731 rue Gravier.

Pas de navires de guerre russes à Montok. — Singapour, détroit de Malacca, 11 avril. — On a reçu aujourd'hui à Singapour un télégramme de Montok, Java, annonçant qu'il n'y a pas de navires de guerre russes près des îles de Montok ou de Banka comme le bruit en avait couru hier.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

La Séductrice

GRAND ROMAN INEDIT Par René Vincyl

DEUXIEME PARTIE.

De la coupe aux lèvres

— Je vous en prie... Je ne veux rien vous dire... Je ne puis vous dire que ceci, que là où je voyais un diamant, il y avait, en réalité, qu'un caillou du Rhin.

— Là-dessus, allons-nous-en. Monsieur de l'Orge s'inclina et suivit Olivier sans répondre. Mais quelle infernale joie débordait de son âme!

Il était remonté en voiture. La voiture s'éloigna, dans le glissement doux de ses roues caoutchonnées, précédée du tintement allégre du grelot.

— La bas, sous le ciel bleu, le cottage s'élevait en vigueur avec les angles de son toit irrégulier.

— Mais ces larmes ne couleront pas. Pais le cottage disparut... Et Olivier ne vit plus rien de la petite maison d'amour et de désillusion.

TROISIEME PARTIE

Douleurs sur douleurs

UN TRISTE DRÔLE

Au bord de la route qui allait de Saint-Guilhem à Aigrandes, sur la rive gauche de la Chave, un peu avant le hameau dit "des Pians", se dressait l'anberge des époux Gresloe.

C'est une maison de deux étages, coiffée d'un toit de gaies tuiles rouges. Les murs sont peints en clair. Une vigas encastré de verdure la porte et les quatre fenêtres du rez-de-chaussée.

Dans le lointain, au sommet d'un roc aride, se profile la silhouette délabrée d'une vieille gentilhomme.

— C'est le hameau des Pians.

On touchait aux derniers jours de septembre. C'était l'après-midi.

Une pale soleil dispersait les rayons languissants sur ce coin paisible de vallée auvergnate.

— Elle était couchée dans un immense lit à bateau, placé dans l'encoignure d'une chambre aux murailles tapissées d'un papier gris à fleurettes bleues et au plancher carrelé.

Dans un autre coin, près d'une vaste armoire aux portes pleines, était la maîtresse de la jeune fille.

— Qu'est-ce que cela signifiait? — Que s'était-il donc passé? — Pourquoi était-elle couchée et pourquoi la présence de la petite vieille gotsse?

— Marthe refusa les paupières. Elle se sentait étrangement douloureuse, avec une grande pesanteur dans la tête, et les membres comme fondus.

— Elle avait donc été malade? — La petite vieille qui était là était donc que garde?

— Et puis, surtout, pourquoi se retrouvait-elle couchée dans ce lit campagnard dans cette chambre inconnue, gardée par cette étrangère?

— Mais, cependant, peu à peu, un bien-être l'envahissait. Il lui paraissait que se désaffectaient les lieux qui, jusqu'alors, l'agitaient étrangement.

— Et elle poussa un soupir.

— Sur les oreillers aux taies de toile bise, entre les ouïes de ses cheveux d'or, son visage creusé, amaigri, très pâle, ressemblait avec un relief douloureux.

— Et que de tristes choses dans le labyrinthe de sa petite bouche aux lèvres d'un rose fané.

— Elle évoqua ensuite des souvenirs presque oubliés.

— Elle se souvenait d'avoir été dans un petit hôtel de Montok où de Banka comme le bruit en avait couru hier.

— Et elle se souvenait d'avoir été dans un petit hôtel de Montok où de Banka comme le bruit en avait couru hier.

— Et elle se souvenait d'avoir été dans un petit hôtel de Montok où de Banka comme le bruit en avait couru hier.

— Et elle se souvenait d'avoir été dans un petit hôtel de Montok où de Banka comme le bruit en avait couru hier.

— Et elle se souvenait d'avoir été dans un petit hôtel de Montok où de Banka comme le bruit en avait couru hier.

— Et elle se souvenait d'avoir été dans un petit hôtel de Montok où de Banka comme le bruit en avait couru hier.